

Rennes, le 18/05/09

Monsieur Le Bris,

Se donner des ambitions révolutionnaires ne dispense pas de respecter les règles élémentaires de la politesse. Voilà la leçon que vous nous faites dans le hall du Palais du grand large, l'année dernière, après que nous avons interrompu avec sans-gêne l'inauguration de votre petit festival, pour prendre la parole — cela vous dit probablement quelque chose.

Qu'il nous eût suffi pourtant de vous la demander, la parole, pour que vous nous l'eussiez accordée de bon cœur, comme le Général de Gaulle vous l'accorda en Mai 68, après que vous la lui ayez courtoisement réclamée.

Et s'il s'agit seulement d'y mettre les formes, alors mettons-les ; et rajoutons-en même.

Monsieur Le Bris, nous vous demandons de nous concéder, le 30 mai prochain, entre 10h30 et 11h, pendant l'inauguration de la 20^{ème} édition d'*Etonnants voyageurs*, quelques minutes de parole, une dizaine tout au plus, s'il vous plaît — si possible après l'intervention de René Couanau, dont le discours nous a bien fait rire l'an passé.

Comme le disait Paul de Gondi, cardinal de Retz : « La bienséance [est] la clef qui ouvre toutes les portes. »

Dont acte.

Et n'allez surtout pas croire que nous nous réjouissons de vous retrouver, au milieu de votre tribu de marins d'eau douce. Nous avons mieux à faire qu'à tenir tête aux vigiles de votre boui-boui littéraire, ou à supporter les admonestations outrées de vos sbires. Mais nous n'avons jamais reculé non plus devant le dégoût, si tant est que la vérité puisse y gagner, au bout du compte. Du reste, si nous souhaitons prendre publiquement la parole, à l'occasion de cette inauguration anniversaire, c'est seulement pour faire la mise au point qui s'impose, et dire ce qui doit être dit.

1) Votre livre *La beauté du monde* (Grasset 2008) est nul, pour ne pas dire grotesque. Comment peut-on se donner des ambitions révolutionnaires en littérature (une « révolution copernicienne », proclamez-vous aux quatre vents) et aligner comme ça les poncifs, enchaîner ridiculement — et il y a là peut-être, avouons-le, une certaine forme de virtuosité — tous les clichés du roman de gare, dont on peine ensuite à faire de médiocres téléfilms, diffusés le soir sur M6 entre deux séries TV américaines à la con, piochées au hasard dans votre liste ?

Qu'on se le dise, *La beauté du monde* est une telle caricature de navet, qu'il ne doit d'avoir été élu finaliste du prix Goncourt qu'à la présence de plusieurs signataires de votre *Manifeste pour une littérature-monde en français* dans le jury chargé de le décerner. Et c'est là assurément, s'il en fallait encore une, la preuve accablante de ce secret de polichinelle que nous dévoilions l'an passé, dans notre contre-manifeste *De la littérature bourgeoise et de sa mort annoncée*, à savoir que « les prix littéraires ne récompensent jamais que ceux qui les organisent ».

De la même manière, *La beauté du monde* ne doit d'être achetée — et d'être lue (?) — qu'à la faveur de vos amis chroniqueurs, qui en ont lourdement assuré la réclame dans les quotidiens du soir et du matin, afin que vous assuriez en retour celle de leurs propres pavés. Hormis que votre torche-cul aura beau trôner quelques semaines en tête de gondole à *Virgin* ou à la *FNAC*, les professionnels le

destineront rapidement au désherbage, avec votre *Cuisine des flibustiers* (Phébus 2002) et tous les livres inutiles, creux, absurdes, dogmatiques, scélérats, olé-olé, avec tous les livres superflus qui encombrant les rayonnages des bibliothèques de leurs millions de pages, attendant patiemment d'être rendus au néant.

2) Sachez encore, Monsieur Le Bris, que vos n'avez pas le monopole de la leçon de morale. Si nous avons pris la peine de venir jusqu'à Saint Malo, en mai 2008, ce n'était pas seulement pour le plaisir de gâcher votre petite sauterie de corsaires barbaresques — quoique cela ait pu entrer également en ligne de compte. Nous n'avons pas seulement voulu faire du bruit ; ce bruit, rappelez-vous, véhiculait d'inconfortables vérités, portées par de solides arguments. Et ces arguments, semble-t-il, vous avez préféré les balayer d'un revers de la main, de la même manière que vous avez envoyé valser notre pétition de soutien aux salariés des centres E. Leclerc, après l'avoir ostensiblement mise en boule, devant le public ébahi du café littéraire, et les caméras de la télévision — à ce titre, pourriez-vous, s'il vous plaît, Monsieur Le Bris, nous adresser une copie vidéo de notre déclaration passée, nous ne sommes pas certains de nous souvenir de votre grimace, lorsque vous avez bondi de votre fauteuil, avant de vous éclipser à la sauvette, merci d'avance ?

N'avons-nous pas écrit, dans *De la littérature bourgeoise et de sa mort annoncée*, que « nous ne voulons pas plus de maîtres-raconteurs que de maîtres-penseurs » et que « la véritable urgence n'est pas de raconter le monde, mais de le transformer » ? Ce n'était pas pour rire, Monsieur Le Bris. Tout cela est parfaitement sérieux. Et vous avez pourtant pris soin, comme un affront à notre implacable démonstration — et nous voyons bien là la marque de votre caractère rancunier —, d'intituler la vingtième édition de votre festival « Monde en crise, besoin de fiction » ! Nous en sommes tombés de notre chaise, Michel ! La déclaration de guerre ne pouvait pas être plus franche, plus directe. Et tout cela est si gros même, que nous pourrions suspecter qu'il s'agit d'un piège, tendu par la cabale philosophique qui vous entoure, pour nous pousser à réagir, à sortir de notre tanière, ce que nous ferons sans crainte — entendu que nous avons des arguments derrière nous.

Vous nous obligez seulement à nous répéter, Monsieur Le Bris, et Dieu sait que nous n'aimons pas jouer les mainates. Combien de fois faudra-t-il vous le dire ? Les gens en ont plein le dos qu'on leur raconte des histoires, des fictions, des contes, des fables, des fariboles, appelez ça comme vous voudrez. Des fantaisies, chaque journal télévisé, chaque colonne de quotidien leur en prodigue à la pelle, pour les convaincre que le meilleur moyen de sortir de la crise est de rincer ceux-là mêmes qui l'ont produite ; à savoir : vos amis les banquiers (vous n'avez jamais eu le courage de devenir un patron, avez-vous confié à *Ouest-France*, le 12/05/09 ; mais cela ne vous a nullement interdit de devenir leur meilleur ami, de même que leur meilleur allié dans la course au blanchiment culturel). Des enfants même auraient du mal à croire que les belles histoires peuvent changer le cours des choses. Il faut toujours revenir à l'ordinaire des existences, Monsieur Le Bris. Ceux qui souffrent de la crise, et qui ne sont ni les banquiers, ni vos lamentables partenaires financiers, n'ont pas « besoin de fictions », ils ont besoin qu'on les aide à payer leurs loyers et à remplir leurs frigos. Mais comme ce sont les hommes d'affaires, loués par les intellectuels de salon et les sénescents « nouveaux-philosophes », qui ont raflé la mise, on fera charité aux travailleurs-pauvres d'un maigre lot de consolation, sous la forme d'historiettes à deux balles, pleines d'aventures et de super-héros, autant dire du vent Monsieur Le Bris — du vent pour les aider à avaler la pilule.

3) Tout révolutionnaire que vous êtes, vous tenez à votre petite position de prophète, de songe-cieux artistique (« un vent nouveau » ; « des signes avant-coureurs ») ; alors même que vous prenez un malin plaisir à railler les avant-gardes, dès lors que vous n'êtes plus sur leur liste : « Et d'ailleurs les avant-gardes ont-elles inventé un seul procédé narratif nouveau, au fil de leur longue histoire ? » Et vous Michel Le Bris, qu'avez-vous inventé de neuf ? Qu'avez-vous renouvelé dans l'histoire de la littérature, sinon l'art scélérat de vendre les merles au kilo, comme s'il s'agissait de grives ? L'art de transformer la grande restauration idéologique des années 80 en bouffée d'oxygène (« Nous, qui étouffions dans cet air raréfié [...] ») et les billevesées réactionnaires des apostats de Mai 68 en promesses d'émancipation pour tous les exclus de la grande fête capitaliste. L'art encore de faire passer la mondialisation du marché d'échange pour une formidable aventure humaine, pleine de rencontres avec l'autre et le lointain. « Car compétitivité oblige, il faudra bien convaincre les populations laborieuses des joies du voyage, mais d'un voyage dictatorialement organisé par le marché d'échange [...] » (*De la littérature bourgeoise...*)

Aussi bien, vous nous faites rire. Vous découvrez en l'an 2009, comme un gamin des années Mitterrand, les séries américaines, les super-héros, les bandes dessinées et les mangas. Comme s'il avait

fallu vous attendre pour occuper les longues après-midi de vacances de notre lointaine jeunesse. A l'avenir, gardez vos « intuitions » pour votre « belle revue littéraire sur Internet », qui répand d'ores et déjà une affreuse odeur de renfermé, de tabac ranci. Vingtième anniversaire, dites-vous ? C'est exactement cela Michel Le Bris, vous avez vingt ans de retard. Vous n'êtes en avance que sur vos lointains prédécesseurs, qui croupissent depuis de longues décennies dans leurs caveaux, où vous irez bientôt les rejoindre, comme il se doit.

Vous vous félicitez que votre ramassis d'écrivains-voyageurs se passionne « d'enclorre de nouveau le monde dans leurs récits, un peu comme les marins jadis savaient enclorre un trois-mâts dans une bouteille ». Ce ne sont pas nos mots, ce sont les vôtres. Le monde que vous voulez nous vendre dans vos romans d'aventures, Monsieur Le Bris, est borné comme celui d'une maquette de rafiote dans une bouteille de pif ; et cette bouteille, avec son monde enchanté en toc, c'est votre petite bulle, celle du détestable milieu littéraire parisien, qui n'a jamais manqué de chouchouter ses guignols ; celle encore de l'intelligentsia mondiale, qui regarde le monde par le trou d'une minuscule serrure, derrière la lourde porte blindée interdisant aux indésirables de pénétrer dans ses palais. Répétons-nous une fois encore : « [...] ce voyage dont Le Bris et sa clique d'indéracinables font infatigablement l'éloge chaque année à Saint Malo, est seulement un voyage pour les élites cosmopolites et les couches supérieures de la classe moyenne, dont sans conteste ils sont ; un voyage pour les nantis de la forteresse policière Occident, qui disposent de tous les laissez-passer, de tous les visas et de tout l'argent leur permettant de réaliser leurs petites affaires économiques, universitaires et culturelles, aux quatre coins de la planète. »

Mais il ne suffit pas aux écrivains de « donner à voir » ce « nouveau monde » qui surgit (et depuis un moment déjà !) ; ils doivent aussi nous donner à voir *les autres mondes*, ceux par lesquels il serait salutaire de remplacer celui-là, funeste pour la plupart. Il n'y a que ceux qui ont trouvé les combines pour tirer profit du malheur des autres — quitte à lécher le cul de Michel-Edouard Leclerc et compagnie — qui peuvent se payer le luxe de trouver celui qui naît sous nos yeux « fascinant ». De vous à nous, Michel Le Bris, il n'y a pas de différence de nature entre les marchands d'antidépresseurs, la *Française des jeux* et les « fabricants de fictions, romanciers, feuilletonnistes ou scénaristes » qui courent les cocktails de votre festival — qu'on dit un peu chiches. Il est d'autant plus lucratif de vendre du rêve, que la vie des hommes ressemble chaque jour un peu plus à un cauchemar.

4) Pendant que vous lisez cette lettre, pendant que vous déblatérez — depuis vingt ans déjà — vos sornettes devant le public bourgeois d'*Etonnants voyageurs*, les salariés des centres E. Leclerc continuent de faire leur travail dégradant, et pour des clopinettes. Si votre festival a été un « combat », et le *Manifeste pour une littérature-monde en français* son « prolongement naturel », ça n'aura de toute évidence jamais été celui pour la dignité retrouvée des salariés de vos partenaires-sponsors. Au demeurant, Michel-Edouard Leclerc ne peut pas reverser les miettes de sa fortune à la fois au bétail humain qui fait tourner son ignominieuse enseigne et aux ténors de la boucanerie littéraire. Et s'il fallait en conclure quelque chose, c'est que vos intérêts et ceux des salariés des centres E. Leclerc sont directement opposés. A vous de voir où cela vous place sur l'organigramme de la lutte des classes.

Qui s'étonnera encore, dans ces conditions, que vous ayez dédaigné de signer la pétition en soutien au peuple guadeloupéen, que vous avez pourtant pris soin d'afficher sur votre site Internet capricieux ? Soyons honnêtes, ce n'est pas parce qu'on ne s'engage pas, qu'on ne peut pas tirer profit de l'engagement des autres, Michel Le Bris. Mais qu'on ne vous y reprenne pas à faire la morale à ceux qui mettent des actes derrière leurs paroles, c'est-à-dire à tous ceux qui ne se contenteront jamais de raconter des histoires.

* * *

Merci de nous envoyer au plus vite un e-mail de confirmation (à l'adresse suivante : i2d@no-log.org), dans lequel sera précisée l'heure exacte de notre intervention, qui n'excèdera pas, nous vous le promettons, dix minutes montre en main. N'importe comment, et comme vous pouvez l'imaginer, toute impolitesse de votre part nous obligerait, pour la seconde fois, à prendre la parole comme la France d'un mai 68 enchanté, c'est-à-dire, vous le savez mieux que nous, « comme on prenait la Bastille ». Et pour tout vous dire, nous préférerions presque qu'il en soit ainsi, plutôt que d'avoir à accepter votre bénédiction, dont nous n'aurons jamais besoin pour nous exprimer quand ça nous chante.

Du reste, vous n'auriez rien à gagner à agir de la sorte. La presse régionale et nationale sera prévenue sous huitaine de notre intervention du 30 mai (et de votre accord tacite, si tant est qu'il suffit

bien de vous demander la parole pour l'obtenir), tout de même que les médias, l'ensemble des éditeurs du salon du livre, vos partenaires-sponsors, ainsi que certains écrivains-voyageurs, avec lesquels nous avons tissé quelques liens, depuis qu'ils ont signé notre pétition de soutien aux salariés des centres E. Leclerc ; bien entendu, une copie de ce courrier leur sera également adressée.

Vous avez eu votre heure de gloire, Michel Le Bris. Et il ne nous revient pas de juger si cette heure a sonné pendant ces vingt années de mondanités littéraires, que vous êtes bien le seul à « ne pas avoir vu passer », ou plus tôt, quand le mot « révolution » avait un autre sens dans votre bouche, le même peut-être que celui de Jean-Paul Sartre. N'importe comment le temps fuit, et les heures, qu'elles soient de gloire ou de déshonneur, s'envolent avec lui. S'il nous restait encore quelques secondes, à l'issue de notre petit impromptu, pour vous remercier de nous avoir cédé votre micro, nous vous adresserions cette jolie phrase de *La beauté du monde*, qui vous va comme un gant, en vous regardant bien en face — notre cadeau d'adieu pour ce vingtième anniversaire, dont nous espérons qu'il sera bel et bien le dernier :

« *Il est des moments, ainsi, où l'on sent que c'en est fini, que le charme est passé, et qu'il faut s'en aller.* »

Veillez agréer, Monsieur Le Bris, l'expression de nos plus sincères salutations.

—

Institut de démobilisation
<http://i2d.blog-libre.net>
i2d@no-log.org